

par la famine et chancelant de faiblesse, hésite ou modifie un mot de ses réponses, il est renvoyé de nouveau chez le premier juge d'instruction qui l'avait interrogé et l'infamale enquête recommence. Pas un moment de répit: une sorte d'automatisme judiciaire qui martèle le cerveau, le jette dans l'hébétement ou dans le délire.

Certains finissent par avouer n'importe quoi, par dénoncer n'importe qui. L'interrogatoire tourne à l'hypnose; les juges n'ont plus qu'à suggérer les répliques aux inculpés frappés de catalepsie.

Parfois c'est le système inverse: les inculpés ne voient personne, ils sont dans la chambre vide avec le juge embusqué derrière un mur; c'est le mur qui parle, qui interroge, qui enregistre les réponses; l'inculpé se justifie devant une surface blanche, il est venu prier, supplier, clamer son innocence à un homme comme lui, chercher dans les yeux de cet homme une lueur de compassion, une promesse, un mot...

Et l'étrangeté stupéfiante du décor étouffe des phrases préparées dans la gorge; les victimes balbutient et bégayaient, cherchent une apparence humaine sur le rectangle impassible, une lucarne, un regard, une trace d'âme. Rien: la "Vé-tché-ka", divinité invisible, reléguée dans son au-delà socialiste, d'où elle juge avec dédain des abstractions contre-révolutionnaires.

Mais, souvent, la divinité se redresse du fond de son olympisme rouge, à la manière des vieilles idoles aux ventres incandescents. Des réflecteurs de phares dardent leurs faisceaux de clarté sur les accusés, traversent leurs paupières, brûlent les yeux, enfoncent des aiguilles dans la rétine.

C'est le procédé le plus raffiné: la lumière utilisée pour la question, bre-

vet bolchevik. Il en est un autre, non moins scientifique, des injections hypodermiques de poisons.

Puis vient la série des tortures plus banales, un égouttement d'eau glaciale sur les crânes rasés; le "sac de pierre", sinistre fleur de rhétorique pour désigner les cellules où le détenu ne peut ni s'étendre ni se lever, où il étouffe recroquevillé, les membres brisés, muré vivant dans de la brique; le supplice de l'insomnie, avec l'éternelle sentinelle qui, à coups de gourdin, chasse les somnolences; le supplice de la soif pendant lequel le menu est réduit à du hareng macéré dans du sel; puis le classique enfoncement de clous et d'aiguilles dans les ongles. Et voici quelques variations individuelles sur les thèmes qui paraissent épuisés au quinzième siècle: l'anarchiste Gavrilof, dont on laboure la poitrine à coups de poignard pour obtenir des aveux; un certain Vyssotzky qui confesse ses crimes après trois jours et trois nuits, ligotté, les yeux bandés, un revolver appuyé contre la tempe; Chakolsky, enfermé dans une cave, avec un sac sur la tête et pour unique subsistance un verre d'eau en vingt-quatre heures filtré dans la bouche à travers la toile.

Et tout cela dans la maison de la Loubianka, en plein Moscou, où, tout de même, la "Vé-tché-ka" est gênée dans ses aspirations à l'hégémonie intégrale.

En province, pratiquement, les commissions extraordinaires disposent de la plénitude du pouvoir. La terreur rouge a fait éclore toute une pléiade de tyrans communistes qui règnent, pillent, violent et tuent au nom de Karl Marx. Pouvait-il en être autrement? "Faire ce que veut le pied gauche": c'est ainsi qu'un dicton popu-